



e _ atelier 3

au temps du Covid

2020 / 2021

Groupe du mercredi
16 décembre 2020

DIALOGUE AVEC JEAN TARDIEU

Conversation poétique

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence,
lumière et misère : les jeux sont faits.

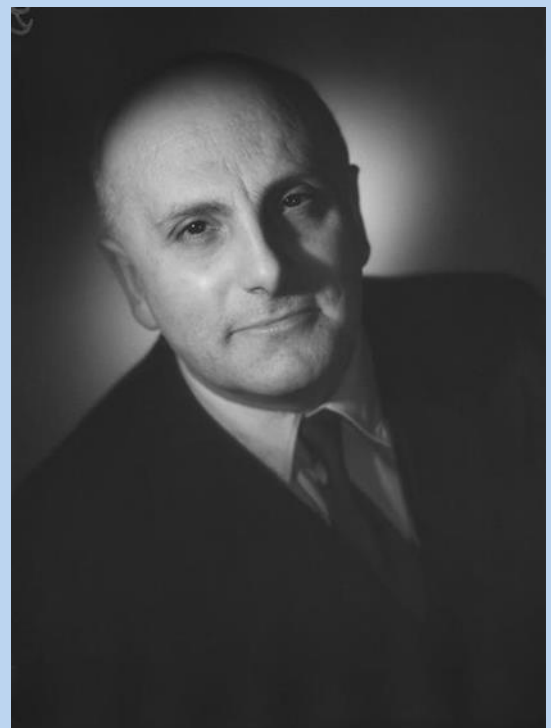
Non ! Pas tout à fait...

Elle sortit côté jardin

*Se réfugia sous la tonnelle aux roses pour y cacher
son chagrin*

Leur parfum aux multiples adjectifs l'enveloppa

*Cette présence amie, consolatrice, sécha ses
larmes...*



On avait commencé par la rime pour enfants.

Chou, genou

Pou, caillou

Matin câlin

Course folle

Dans le bois du « Fol »

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

Nous connaissions les puissantes vibrations des cymbales. Quel autre instrument pouvait-il provoquer des ondes de choc ? « Les percussions de Strasbourg » étaient une évidence ; nous souvenant de notre ressenti lors des concerts.

Notre réflexion nous amena à parler des musiques du monde où les instruments à cordes sont accompagnés des tam-tams...

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

Nous avons tenté avec plus ou moins de bonheur d'imiter les lentes pulsations d'un cœur qui s'endort et le battement des portes s'est manifesté par des onomatopées... Lors du cours qui suivit, nous découvrîmes la complexité du bruitage. C'était aussi cela le métier d'artiste. Mon attention faiblissant, je m'évadais en rêvant de mots s'accrochant l'un à l'autre pour former une saynète :

« Perdue dans son regard, mon cœur palpitait, il a deviné

Doucement sa main est venue se poser sous mon sein gauche

Y cueillir ces battements affolés. »

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

Notre gêne se cachait derrière les mots,

En petites phrases rapides ou hésitantes

Vite trouver une chute et se taire

Dans un semblant de rire elles se sont éteintes.

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

Icare l'ultime rêve de grandeur !

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine

Dispersés aux quatre vents sans rien perdre de cette sensation de détachement

Nous tentions de nous rapprocher de chacune de ces parcelles de nous

Retrouver notre unité. Abandonner nos rêves de liberté...

Se mentir à soi-même pour une sécurité factice...

Sylviane

Dialogue avec Jean Tardieu

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

C'est le début du texte. Finesse et opacité, ténèbres et richesse : rien ne va plus.

On avait commencé par la rime pour enfants.

On terminera par une dissonance pour adultes.

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

On trouvera des vecteurs apaisants dans une unique continuité.

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

On libèrera le bruit, précédemment hurlé : on évitera de s'éloigner du silence que supprime la raison quand on s'éveille ou du miroir marin quand le calme règne.

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

On saura se taire et on craindra de dire. Ou montrer de réels sanglots.

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

On renoncera éventuellement à rester hors de son esprit, se comprimer en un coin, s'amoindrir comme la lumière du couchant sur la mer, sans se retrouver, sans rien retrouver.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

Voilà on espérera malgré l'accumulation assujettie.

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

Ainsi assumer et même revendiquer, quand le tout est conservé par les végétaux ancrés dans la terre, qui sont comme aucun l'ignore, plus grands encore que tout ce qu'il est invraisemblable d'imaginer.

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

La conscience récolte le tout avant le jeûne.

J-C Capelier

La fin du poème

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère. Les jeux sont faits :

Rien ne va plus, le sort en est jeté :

On avait commencé par la rime pour enfants.

Rires en cascade, sourires mutins.

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

Alternance vibrato, cadence staccato.

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

Soupirs mystérieux, bruissements délicats.

On voulait dire et on voulait se taire, ou faire semblant de rire.

Cris et Chuchotements, incertitudes fébriles.

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

Voler vers les nuages, parler aux étoiles, chanter avec les anges.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

Oh fantasmes, chimères, utopies.

Comment feindre et oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

Vanité de l'Homme, fatuité de l'Âme,

Le vertige secoue les miettes après le banquet

Illusion, désillusion, éternel recommencement.

JM

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

Filaments d'éternité, particules d'éther, jaillissement continu, dialogue en demi-ton avec l'éternel, bouche rosie par le froid qui s'épanouit en rose gracieuse, brisure du cristal, premières notes d'une symphonie. Rien n'est achevé en poésie, tout transmute. Les lettres se fracassent contre le mur de l'ailleurs pour nous en dévoiler les contours subtils. Une brèche fissure le cœur, écartèle nos âmes en friche qui s'abreuvent un instant encore du nectar sibyllin extrait de la langue sacrée de ceux qui murmurent dans la nuit.

On avait commencé par la rime pour enfants.

Et c'était bien assez... tout ce qui suit est de trop. Seule l'enfance porte en elle les vestiges de la pureté poétique. Seule l'enfance converse avec les princesses oubliées que sont la simplicité et la beauté. La petite fille sur la marelle ne doute pas un instant que ses cloche-pied la mèneront tout droit au ciel.

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

L'électricité des mots parcourt les phrases, les atomes d'énergie qu'elle véhicule deviennent sons, deviennent valse, deviennent tango rythmé qui scande la beauté du réel avec virtuosité afin de s'emparer de nos mains pianistes pour réécrire une nouvelle fois la partition de l'infini.

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

Cet espace infime entre toi et moi. Ce vide essentiel que j'aimerais saisir pour que son écho répande son mystère quand tout sera oublié pour que chacun sache que rien ne meurt ici-bas.

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

Tout ce que je pourrai dire n'aura jamais la profondeur, la largeur, la dimension, l'harmonie que je pressens. Que puis-je écrire qui puisse rivaliser avec la voix du silence et avec le fracas du rien ? Et quand je donne forme à la glaise incomprise qui recouvre mes paysages intérieurs, ne suis-je pas en train de trahir la révélation première ? Et l'impression qu'est-elle sinon un mensonge ? Je clame création et l'image d'un oiseau rose enchanteur surgit dans mon âme. Je vois des ailes magenta, mais c'est plus que cela, c'est un frémissement d'enthousiasme, une nuée sucrée qui incite aux plaisirs extatiques, une caresse de l'ailleurs qui vient consoler mon être apatride.

Et puis il y a aussi ce nez rouge qui revient si souvent, qui s'épanouit en notes colorées sur la surface plane de l'existence. Mais ce n'est pas un rire... je ne crois pas. Oui un semblant de rire, c'est bien dit. À mes yeux, ce dernier est souvent crispé, presque jamais honnête et majoritairement vulgaire. Malheureusement... le semblant tronque la beauté et je préfère pour ma part la joie indicible des commencements.

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

Se perdre pour se trouver, se noyer dans l'inconnu pour découvrir l'Autre en soi, parler d'autres langues pour inventer la nôtre... devenir femme-louve un soir d'été et crier la vie à la lune mauve, contempler l'oiseau pour recueillir les secrets de sa légèreté puis laisser la sève des profondeurs irriguer nos veines endolories pour jaillir vers les cieux. Neiger sur la Terre un matin de printemps, et embaumer les pas des saltimbanques pour que leur danse devienne communion.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

Tout éclate, se diffracte, se morcelle, se fragmente, s'émiette dans le firmament royal. Mille éclats d'histoires peuplent nos rêves les plus fous et c'est très bien. L'unité n'est pas humaine, nous ne sommes que partage. Rien ne nous appartient vraiment, tout est à tous, vient de tous et retourne au tout.

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

Ce qui est en bas reflète sur la surface gelée d'un lac d'hiver ce qui est haut avec une transparence féérique. Oublier, pardonner en offrant à la vie une nouvelle page blanche pour qu'elle la remplisse d'espérances nouvelles. Je suis du peuple de ceux qui contemplant le monde à travers la merveille du premier regard d'un nourrisson. Tout est sans dessus dessous, le microscopique devient un berceau douillet pour les galaxies, les myriades d'étoiles deviennent message sous ma plume enchantée... nos regards sont amoindris par notre manque de foi... il suffirait de le désirer assez fort pour que nos mots deviennent recyclables et se transforment en clé magique capable d'ouvrir les portes de l'au-delà du visible.

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

Florie

C'est la fin du poème.

C'est la fin de l'année.

Épaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

N'te fais pas mal à soupirer sur les plaintes et les nuisances

On avait commencé par la rime pour enfants.

Arrime-toi aux rires et à la joie

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

On a découvert le chant de l'ode sur l'océan

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

C'est un battement d'aile qui nous a détournés de nos explorations

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

Mais venant de nulle part, surgit un aigle noir. Il semblait crever le ciel pour cueillir en tremblant des étoiles, nos étoiles

On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

Son ombre a caché nos visages, mais en ouvrant les yeux, nous avons vu tomber une plume du ciel, la septième.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

Il nous fallait alors attraper la septième plume de l'aigle noir pour y accrocher les mots.

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

Quand nos débris de lettres se transforment en mots, autour de la table des arte-Mots, nous avons réussi à nous voir.

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

Pour ce banquet, nous étions six à table. À la fin pour chasser les miettes du covid, nous avons secoué nos masques et souhaité à chacun de nous, après ce joyeux banquet, une très bonne année.

Danièle Jouannot

C'est la fin du poème. Epaisseur et transparence, lumière et misère : les jeux sont faits.

On a défait les jeux pour simplifier la lecture dans le noir. Au début, on pensait juste challenger la tessiture de nos voix pour chasser toutes les ombres mais...

On avait commencé par la rime pour enfants.

Ça ne rimait à rien puisque les enfants s'étaient endormis.

On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes.

Notre peau les avait aspirés en ne conservant que les notes de fond, celles qui transpirent et s'égouttent doucement dans la nuit comme des encres indélébiles.

On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le cœur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle.

C'est après qu'on s'était figé dans un futur antérieur. On était resté immobile comme les choses qui changent tout en restant les mêmes.

On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire.

Sans blanc, sans noir ; transition complète avec les nuances de gris de toutes les cendres et poussières du monde.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine.

C'était préférable : ni Dieu ni maître. Seul le vent accepterait de virevolter dans l'air glacé.

Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, qui sont comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir.

On n'oublie rien ; on se contente de lâcher. Mais on garde une liste de tous nos bruissements intérieurs, persuadé qu'ils peuvent mourir si on laisse fondre leur lueur. Comme une plaquette de beurre oubliée sur la plage arrière d'un break un jour de canicule. C'est alors qu'on se met à tituber sans imaginer que...

Le vertige secoue les miettes après le banquet.

Mais justement, après le banquet, quel est ce vertige susceptible de secouer jusqu'à la banquette arrière de ce même précédent break ? Quelle destinée pour la blanquette restée coincée entre deux languettes de faim écarquillées ? Quels vestiges pourrions-nous oser espérer dans l'onde sidérale ? Pour quels instincts ultimes de conservation ?

... Seul *Tupperware* connaît la réponse, Monsieur Tardieu...

Catherine